

Alexandre Lafon - Colin Miège

Une guerre d'hommes et de machines



Désiré Sic

Un photographe du génie 1914-1918

ÉDITIONS
Privat

DESTINS DE LA
GRANDE
GUERRE

Une guerre d'hommes et de machines

Désiré Sic
Un photographe du génie 1914-1918

Ouvrage dirigé par Rémy Cazals.

En couverture : Photographie de Désiré Sic avant mars 1916
(fonds Sic-Miège).

© Éditions Privat, 2014
10, rue des Arts – BP 38028
31080 Toulouse Cedex 6
ISBN : 978-2-7089-0539-9
Dépôt légal : février 2014

Alexandre Lafon - Colin Miège

Une guerre d'hommes et de machines

Désiré Sic

Un photographe du génie 1914-1918

ÉDITIONS
Privat

DESTINS DE LA
GRANDE
GUERRE

SOMMAIRE

| | |
|---|------------|
| INTRODUCTION | 7 |
| La carrière et le parcours de Désiré Sic, officier du génie | 7 |
| Le photographe et son legs | 10 |
| PRÉSENTATION | 13 |
| Le fonds Sic : la photographie comme source documentaire | 14 |
| L'image et l'écrit | 17 |
| Regard de guerre, regard en guerre ? | 19 |
| I. LA GUERRE DES MATÉRIELS : | |
| AMÉNAGER, ENTRETENIR ET RAVITAILLER LA ZONE DU FRONT | 23 |
| Construire, conserver, aménager le front : la tranchée | 26 |
| Les abris et le cantonnement | 41 |
| Faciliter le transport | 52 |
| Pont, pontage | 54 |
| Ravitailler le front en matériel et en hommes | 56 |
| Préparer le terrain des offensives | 64 |
| L'offensive du Chemin des Dames | 66 |
| II. UNE GUERRE DES MACHINES | 75 |
| Percer sur terre | 78 |
| La guerre aérienne | 94 |
| Percer sous terre | 97 |
| III. UNE GUERRE DES HOMMES | 103 |
| La mise en scène de soi | 106 |
| Les chefs et leurs rituels | 112 |
| Les camarades | 114 |
| Les prisonniers | 127 |
| La blessure et la mort | 127 |
| La vie qui continue | 132 |
| CONCLUSION | 143 |
| ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES | 145 |
| INDEX DES NOMS DE LIEUX PHOTOGRAPHIÉS | 149 |

INTRODUCTION

LES NÉGATIFS DES PHOTOS sur plaques de verre que Désiré Sic a prises durant la Grande Guerre sont restés inexploités jusqu'en 2010, date à laquelle ils ont été numérisés. Ils avaient été rangés par leur auteur dans une soixantaine de boîtes en carton de format 6 × 12 cm, qui étaient le conditionnement d'origine des plaques vierges, et classés par thèmes (aviation, artillerie contre avions, blessés et postes de secours, tranchées de première ligne, camarades, prisonniers allemands...), sans ordre chronologique.

En complément de ces photos enfin visibles, Désiré Sic avait accumulé et conservé toute une série de documents et d'objets disparates, qui pouvaient s'imbriquer tel un « puzzle » pour constituer un ensemble particulièrement éclairant sur la vie quotidienne au sein d'une unité du génie. C'est avec la conviction que cet ensemble présentait un réel intérêt pour la compréhension de cette période que ses héritiers ont décidé d'en assurer la publication.

La carrière et le parcours de Désiré Sic, officier du génie

Désiré Sic voit le jour en 1883 à Entrevaux (Alpes-de-Haute-Provence) dans une famille modeste (son père était perruquier). Dès l'âge de 15 ans, il commence par être apprenti menuisier. Quelques années plus tard, en novembre 1904, il est appelé au 7^e régiment du génie

à Nice comme sapeur mineur de 2^e classe. En 1907, il retourne à la vie civile, pour être contremaître à l'usine électrique d'Entrevaux.

En 1909, il se rengage au 7^e régiment du génie à Nice, et commence sa carrière militaire. Il est nommé caporal en janvier 1910, puis accède au grade de sergent en novembre de la même année.

En août 1912, il part pour le Maroc en guerre, où il rencontrera bientôt sa future épouse. Il y séjourne jusqu'en août 1914.

À la mobilisation générale, il rejoint la France avec son unité, la compagnie 19/2 du génie, rattachée à la division marocaine qui comprend deux brigades sous les ordres du général Blondlat.

Depuis Mézières dans les Ardennes, il participe à la retraite puis à la bataille de la Marne dans le secteur des marais de Saint-Gond (combats du château de Mondement). Après la stabilisation du front, son unité occupe un secteur à l'est de Reims, où elle réalise des travaux de protection (fort de la Pompelle, bois des Zouaves, ferme de l'Espérance...) et participe à la guerre des mines.

En janvier 1915, l'adjudant Sic reçoit la médaille militaire à Verzenay (Marne), suite à son comportement lors d'une attaque contre les lignes ennemies. Il est nommé sous-lieutenant le mois suivant. En mai 1915, sa compagnie est affectée dans la Somme, et participe à une attaque dans le secteur d'Acq-Mont-Saint-Éloi. Elle y réalise des travaux de construction d'abris et de sapes. Elle participe de nouveau à une offensive dans le secteur de Carency et Souchez (bois de Berthonval) en juin 1915.

Après une période de retrait du front dans les Vosges, Désiré Sic prend part à la deuxième bataille de Champagne, et participe aux attaques des 25 septembre et 6 octobre (butte de Souain). Fin octobre, son unité est mise au repos et à l'instruction à Verberie, près de Pont-Sainte-Maxence (Oise). Promu lieutenant en décembre, il est alors affecté à la compagnie 7/63 du génie. Il séjourne ensuite de la mi-février jusqu'en août 1916 à Tilloloy (Somme) et à Boulogne-la-Grasse (Oise) où il contribue à fortifier le parc du château et le bois attenant. Il participe également à des travaux à Laboissière-

INTRODUCTION

en-Santerre (Somme) et à Houssoy, où il prend de nombreuses photos. Sa compagnie se déplace ensuite au camp du Canard, au sud de Mézières-en-Santerre, dans la Somme. Fin septembre 1916, la compagnie s'installe à Belloy-en-Santerre et fortifie le secteur du Grand Bois, proche du front, jusqu'en novembre 1916. Elle est affectée ensuite dans le secteur de Chaussoy-Épagny (Somme), puis La Houssoye, près de Crèvecœur-le-Grand (Oise). Début 1917, elle transite pour arriver dans l'Aisne et la Marne le 15 janvier (Coulonges, Courville...), puis elle œuvre dès mi-février à la préparation de l'offensive du Chemin des Dames (Euilly, Pargnan, Cuissy, Moulins...). Affecté à l'état-major de la Vie armée, le lieutenant Sic dirige alors des travaux de construction de pistes (à l'est et à l'ouest de Pargnan) et d'aménagement d'abris ou de cavernes (creute de Verdun, grottes de Jumigny et de Vassogne...). Après une préparation d'artillerie de plusieurs jours, l'attaque sera déclenchée le 16 avril au matin sous le commandement du général Nivelles, sans véritable succès. Après la relève de son unité en mai, le lieutenant Sic reçoit son ordre de départ pour le Maroc.

Jusqu'alors, le sort lui a été favorable, car il n'a reçu aucune blessure, et la guerre lui a permis de passer du grade de sergent à celui de lieutenant. La suite de son parcours sera moins heureuse. Il débarque à Casablanca le 17 juin 1917 avec sa femme et son jeune fils, puis gagne Meknès le 8 juillet. Le 30 septembre, trois mois à peine après son arrivée, son enfant meurt de maladie à l'âge de 1 an, et son journal est interrompu. Nommé capitaine en décembre 1920, sa carrière, alternée entre le Maroc où il participe aux opérations de pacification et des séjours en France, piétine. Ce n'est qu'en octobre 1933, lors de sa mise en retraite, qu'il est promu chef de bataillon. Il est rayé des cadres des officiers de réserve en janvier 1940. Retiré définitivement dans son village natal, il y exerce quelques fonctions électives et juridictionnelles, tout en s'adonnant à des loisirs essentiellement manuels ou artistiques. Il décède à Entrevaux en 1972, à l'âge de 89 ans.

Le photographe et son legs

Désiré Sic a commencé à prendre des photos au Maroc avant la guerre, et il poursuivra cette activité jusqu'à la fin des années 1930, accumulant ainsi un millier de vues sur plaques de verre pendant la Grande Guerre, et plus de deux mille durant ses séjours au Maroc, avant et après guerre. Ces plaques sont complétées par de nombreuses photos sur pellicule et de multiples tirages contact.

S'agissant du front de France, il mentionne ses clichés dans ses carnets dès 1915. La chance a voulu en effet que notre photographe soit un homme particulièrement méticuleux, qui a noté au jour le jour dans un agenda personnel ses lieux de séjour, tout en signalant fréquemment ses photos, permettant ainsi d'en situer et dater un bon nombre. Il a aussi conservé le double d'une trentaine de comptes-rendus d'activité adressés à sa hiérarchie. Par ailleurs, plusieurs centaines de lettres adressées à sa famille ont pu être retrouvées et retranscrites, fournissant une indication précieuse sur son état d'esprit du moment. Enfin, il a rédigé le journal de marche de la compagnie 19/2 marocaine du génie, à laquelle il a appartenu du début de la guerre jusqu'en décembre 1915 (accessible sur le site www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr/jmo, sous la référence 26 N 465/11).

Les annotations manuscrites qui accompagnent les photos sont peu nombreuses, mais parfois précises (comme « la piste en madriers que j'ai construite pour l'attaque du chemin des Dames entre Pargnan et Moulins » ou encore « le lieutenant aviateur Baudoin Roland, escadrille L90, qui a descendu l'avion allemand le 29 avril 1917 à Moulins »...). Les photos de personnes sont souvent accompagnées de leurs noms.

On relève une parfaite concordance entre les faits qui sont notés dans l'agenda personnel de Désiré Sic et ceux relatés dans ses rapports d'activité, dans les lettres adressées à sa famille, ou dans la narration des journaux de marches et d'opérations. À ces documents

INTRODUCTION

s'ajoutent diverses pièces plus anecdotiques, comme des billets de logement chez l'habitant, des invitations à une fête sportive ou à dîner, ou encore une note de service de l'état-major de la 10^e DIC datée du 24 février 1916, ordonnant aux hommes de se faire couper la barbe afin de faciliter le port du masque à gaz. La date de cette note permet de situer les photos de personnages dans le temps, selon qu'ils arborent ou non un attribut pileux... La conservation de toutes ces traces, y compris les plus ténues telles qu'un ticket de chemin de fer ou une note d'hôtel, répond à la volonté de Désiré Sic de témoigner pour la postérité mais aussi de se mettre en scène, attitude qui contraste singulièrement avec le mutisme quasi complet qu'il a observé de son vivant sur les événements qu'il avait vécus pendant la Grande Guerre.

Colin Miège

PRÉSENTATION

LA GRANDE GUERRE laisse l'historien devant une masse documentaire à la fois officielle et privée, conséquente et variée. Les archives de Désiré Sic participent de cette mise en mémoire plurielle du conflit : correspondances, notes administratives et photographies privées. Elles sont autant de pièces originales à verser aux dossiers des expériences militaires et combattantes. Elles forment un tout, dont les éléments s'éclairent l'un l'autre et portent une lumière vive sur deux aspects de la guerre et du champ de bataille : la place essentielle prise par le génie dans l'organisation matérielle et logistique du front et le détail du quotidien des hommes vivant dans l'épaisseur de la zone des armées.

Si la photographie n'est qu'un élément parmi d'autres des traces de l'expérience de guerre de Désiré Sic, elle demeure de loin centrale dans ce témoignage puisqu'elle constitue un volume de près de deux mille clichés réalisés pour l'essentiel entre 1915 et 1917.

Pourtant, Désiré Sic n'est pas un opérateur officiel, ni un reporter-photographe. Sa production photographique s'inscrit dans une pratique privée antérieure au conflit, relevant aussi d'un travail esthétique, tant l'auteur met de soin à choisir ses sujets et à élaborer chaque cliché. Chacun d'eux apparaît alors comme un « regard » sur la guerre vécue par le témoin. Désiré Sic, militaire de carrière, n'est pas seulement un combattant à carnet, il est un photographe qui mobilise son œil en guerre.

Le fonds Sic : la photographie comme source documentaire

La photographie profite de la guerre pour accélérer sa diffusion et sortir d'une pratique encore limitée à quelques amateurs éclairés. Elle se professionnalise, avec la constitution d'un vaste marché nourrissant les magazines illustrés ou l'élaboration de modèles préparatoires pour d'autres supports graphiques¹. Elle se démocratise aussi grâce à la baisse du prix des appareils photographiques et à leur plus grande facilité d'utilisation, alors même que la guerre offre une multitude de sujets et de souvenirs à fixer. La photographie devient ainsi d'emblée une « photographie-document² », pensée à la fois comme support du vrai, mais aussi comme document à conserver et archiver, support de la mémoire de la guerre qui servira ensuite à l'écriture de chaque histoire personnelle³. Ainsi se multiplient les artisans photographes, producteurs et développeurs de clichés sur place, à l'image de ces téléphonistes croisés par André Pézard, qui observe dans leur abri bombardé : « De toutes petites photographies séchaient et se gondolaient sur une ficelle, et deux cuves pleines d'eau trouble luisaient. Ces gens-là sont étonnants⁴. »

Pourtant, les pratiques photographiques de la Grande Guerre, qu'elles soient commerciales, privées ou officielles, ne sont que très récemment apparues comme source historique. Plusieurs facteurs expliquent cette relative mise à distance. Avant tout, la photographie est longtemps perçue comme un support simplement illustratif. De plus, le volume considérable des clichés produits pendant le conflit semblait nécessiter un dépouillement long sans

1. Léopold Poiré, *Itinéraire d'un artiste dans la Grande Guerre*, PLI-Gérard Louis, Haroué, 2001, notamment p. 40.

2. Claude Rouillé, *La Photographie*, Gallimard, Paris, 2005.

3. Laurent Véray, *Les Images d'archives face à l'histoire*, Scérén - CNDP-CRDP, Poitiers, 2011, p. 27 et 45.

4. André Pézard, *Nous autres à Vauquois*, Presses universitaires de Nancy, Nancy, 2001, p. 258.

que l'historien ne soit toujours armé pour en analyser les sujets. La photographie pouvait apparaître comme une archive suscitant plus que d'autres la méfiance des historiens, moins formés à en saisir les éventuelles manipulations ou interprétations. Songeons à la production de la Section photographique de l'armée (SPA) entre 1915 et 1918, comme aux photographies publiées par centaines dans les grands illustrés, provenant d'opérateurs privés ou de l'armée : contrôlée, retouchée, cette masse d'images donne à voir une vision très déréalisée et/ou orientée du conflit.

Cependant, la photographie permet aussi une approche directe et moins travestie des expériences de guerre, parce qu'elle a été pratiquée par les combattants, pour eux ou leurs familles. Comme support proprement dit d'abord, objet de la guerre, produit, échangé, commenté⁵. Il est possible en effet de mettre en relief une économie de la photographie qui dévoile, à travers l'élaboration de véritables petites entreprises artisanales, une manière d'adaptation au conflit. Ensuite, comme support mémoriel de scènes, de lieux, d'objets, parfois de séries liées à un producteur unique, à un groupe, elle témoigne de ce qui a retenu l'attention de l'opérateur à un instant donné : environnement physique, social, affectif. Elle ne dit pas tout, n'est pas une source totale, mais elle permet d'appréhender un « regard » sur la guerre.

Dans le cas de Désiré Sic, on retrouve la problématique d'un fonds massif qui compte plus d'un millier de clichés sur plaques de verre ou développés, classés et non légendés, et une quantité importante de tirages papier de différents formats. Comme fonds privé et plus difficile d'accès, il a fallu qu'il soit littéralement « inventé » comme archive par Colin Miège, petit-fils de l'auteur, qui le fit littéralement sortir de l'armoire familiale.

5. Deux mentions de la vente de clichés par des opérateurs privés, simples soldats *C'est si triste de mourir à vingt ans... Lettres du soldat Henri Despeyrières 1914-1915*, Éditions Privat, Toulouse, 2007, p. 203 ; Georges Tardy, *Un poilu dans la Grande Guerre. Lettres et photos de Georges de Tardy*, Éditions B. Tardy, Fontaines-sur-Saône, 2009, p. 126 (lettre du 6 novembre 1915).